

# Le Galepin

- BLEU -

n°60 - 1<sup>er</sup> février 2023



Dans la rue...

**Sommaire**

<b>Dominique LANGLET</b>	
LA FEMME QUI NE VOULAIT PAS ÊTRE LUE	3
<b>Michel LALET</b>	
ENFERMÉS DEHORS	5
<b>OCTAVIE</b>	
LA FAUX DE LA FAUCHEUSE	11
<b>Keltouma MOKHTARI</b>	
CESSEZ DONC DE CHOUINER	13
<b>Pierre ROSSET</b>	
ROBERT	17
<b>Jacqueline PAUT</b>	
ERREUR DE JUGEMENT	21
<b>Raphaël CABALE</b>	
LA MÉLASSE DE LA RUE	24
<b>Sylvie VAN PRAËT</b>	
FAIT DIVERS	26
<b>Françoise DANEL</b>	
DANS LA RUE	30
<b>Régine PAQUET</b>	
LA RUE QUE J'AI AIMÉE	32
<b>GEORGE</b>	
LA GIFLE DU CENDRIER	34
<b>isabel ASUNSOLO</b>	
FAIT DIVERS	37

*LA FEMME QUI NE VOULAIT PAS ÊTRE LUE*

« UNE TRENTENAIRE RETROUVÉE MORTE DANS LA RUE DU GÉNÉRAL DE GAULLE. LE MARI SUSPECTÉ DE MALTRAITANCE. »



Ça y est, elle est partie, laissant derrière elle le chat noir cracheur, et l'ombre du Mari, ce vampire qui lui vole sa force et sa jeunesse.

Elle qui était lumineuse et hardie, là voilà devant vous, terne et soumise, vivant dans la terreur de sa grosse voix, de sa grosse moustache, de ses gros yeux. Manipulée, rincée, essorée, vidée, tuée. Pas d'enfants, pas d'amants. Elle n'est plus que draps et torchons, blanche et gratins, wassingues et javel. Dans les tiroirs de la cuisine, elle sait trouver mille robots hacheurs broyeurs éminceurs écorcheurs batteurs lieurs. Souvent, elle les branche pour voir, et pleure dessus, Ça fait court-circuit. Elle s'angoisse: «Je vous en supplie, Madame ma Voisine, où donc trouvez-vous du Munster bien souple, du potiron goûteux, des pois chiches qui ne font pas péter? Mon mari est si méchant, il me gronde sans cesse, il m'envoie au lit, il n'aime pas mon bœuf miroton, ni mes jambes.»

Dans la buanderie, de gros monstres blancs étincellent, la suivent du regard, hublot béant. Ils réclament des chemises de cadre commercial, des pyjamas de cadre commercial, des chaussettes de cadre commercial. Elle a peur, très peur. La centrale vapeur halète: pchchch..., alors, ça vient??? L'épouse doit lui apporter les chemises du mari pour que le fer brûlant y colle son vilain museau. Les pyjamas obscènes lui rappellent les exigences nocturnes du libidineux.

Mais c'est bien fini tout ça! Fini et ni ni!! Elle a laissé un mot sur les waters, là où il va toujours en rentrant du travail, avant même de la regarder. Elle a écrit: «Je te quitte, puisses-tu crever!» Elle a pris sa mauvaise valise, claqué la porte derrière elle et couru à la grille.

Dehors, la rue l'avale, hostile et glaciale. Un nid d'insectes grouille dans sa gorge, un

ascenseur démoniaque lui dévale l'œsophage, ses jambes lui sont étrangères, ses mains, pareil. Des objets. Mon Dieu, Petit Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié, aidez-moi! Et puis, où vont-ils tous, là, ces gens pressés, si moches? Je suis seule avec mes larmes et mon p'tit cœur tout mou!

Un homme en noir me regarde... Police, au secours, au viol! Meuh non, calme-toi, crétine, espèce de dinde – c'est ça qu'il disait, le Mari...

Oh la la, d'ailleurs c'est bientôt l'heure, Son heure, Il va rentrer du travail... Et il, oh non, non... Il va trouver le mot, non pas ça, pas ça... Dieu de miséricorde, faites qu'il ne lise pas ces lignes, faites qu'aujourd'hui il n'aille pas pisser.

Je ne veux pas être lue, je ne veux pas être lue, je ne veux pas être nue!

« Notre Père qui êtes aux Cieux, que Votre Volonté soit faite sur la terre comme au Ciel, que Votre Règne arr... »

Elle tomba d'un coup, dans un grand bruit mat. Des pigeons s'envolèrent, des badauds firent cercle... « Viens, Kevin, regarde pas la dame, elle est malade! »

Quand le gros camion rouge arriva en trombe, elle était déjà montée au ciel.

Au même moment, le mari, contenant son envie de pipi, lisait le mot d'adieu, bouche bée.



*ENFERMÉS DEHORS*



Gary balance un coup de pied dans la pile de cartons. Une bouteille s'en échappe. Roule sur les pavés avec un tintement clair. Le type qui ronflait à côté n'a rien entendu. TROP saoul, trop fatigué. Gary tire sur les laisses des deux chiens. Certains jours, ce sont les chiens qui conduisent, ce soir, c'est lui qui pilote la meute. Il donne un nouveau coup de pied, cette fois-ci dans la bouteille qui s'est arrêtée sur le bord du quai. Elle vole, plonge dans l'eau noire. Disparaît. Il revient vers le type qui dort. Dans le creux que forme son ventre et entouré de ses deux bras, lui aussi protège un chien. Un truc moche, au poil hérissé. Le chien lève la tête vers Gary, semble le regarder un instant, repose sa tête sur l'avant-bras du type, ferme de nouveau les yeux. Gary dispose quelques cartons sur les pavés à côté du type qui ronfle. Il s'allonge. Ses deux chiens viennent se coller à lui. Ils n'ont pas réagi à la présence de l'autre animal, endormi entre les bras du type. Eux aussi doivent être trop fatigués pour s'engager dans une lutte de territoire. Deux hommes, trois chiens, la nuit. En contrebas le bruit des clapots du fleuve sur les berges de granit. De temps à autre, la lumière vive et les bruits de moteur d'un bateau le sortent de son assoupissement. Puis sans doute qu'il finit par s'endormir.

Gary sent une main qui le secoue. C'est le type à côté de lui :

– Bouge. Ils arrivent.

– Qui ça ?

– La patrouille. Recule dans l'ombre. Bouge, merde. Sinon, ils vont nous ramasser.

Les chiens grondent doucement. Vos gueules, souffle Gary. Les chiens se taisent. Ils entendent à quelques dizaines de mètres d'eux les voix de trois personnes qui explorent les coins d'ombre du quai avec des lampes-torche. C'est une équipe du centre de secours aux sans-abris. Pas méchants, mais ils vont les forcer à se réveiller complètement, à ramasser leurs affaires, à monter dans le minibus et à rouler jusqu'au centre d'accueil. S'ils les voient, dans deux heures ils seront encore debout, à poil sous une douche tiède et la nuit sera foutue. Les deux hommes et les trois chiens ne font plus qu'un avec la paroi du mur. Durant quelques minutes, ils guettent le ballet des lampes électriques. Pas très consciencieux les patrouilleurs. Ils s'éloignent sans trop s'être vraiment approchés d'eux. Gary se rallonge, l'autre type aussi. Ils se rendorment aussitôt. En contrebas, juste le bruit des clapots du fleuve sur les berges de pierre...



Le type se redresse d'un coup. Réveillé par un bruit anormal. Le type se nomme CR7. Hommage au footballeur. Mais lui, c'est Christophe Roger, à la rue depuis sept ans. L'année prochaine, il faudra bien qu'il change de pseudo. Ce sera sans doute CR8... ou autre chose. Il s'en fout à dire vrai. CR7 tend l'oreille. Le bruit s'est arrêté. Peut-être un barjot qui passait en pédalo en pleine nuit ou des rats. Qui sait? Le fleuve est aussi dingue que ses berges. À côté de lui il distingue un type qui dort, avec deux chiens roulés en boule contre lui. C'est pas Camomille. Camomille n'a pas de chien. Lui, c'est un jeune. Tout fluet. Un nouveau. Il n'a pas l'impression de l'avoir déjà vu. L'espace d'une seconde la pensée de le dévaliser le traverse. Un bon coup sur le crâne et il embarque le sac. Mais il y a les deux chiens. Ça peut tourner confus. Et puis en vrai, il n'a pas très envie de déclencher un baston à cette heure-ci. Les deux chiens roupillent gentiment: si ça se trouve ce jeune type est sympa. Un bleu, mais sympa. CR7 se rallonge. Il a la vague impression d'avoir été dérangé cette nuit par l'équipe des Saint-Bernards de la préfecture. Il croit bien que ce petit jeune était déjà là et qu'il lui a dit un truc. Un truc qui lui a donné l'idée que c'était un bleu. Pas moyen de savoir quoi. En tout cas, il s'est tenu à carreau comme un vrai pro. C'est déjà bon signe. Et Camomille? Où est-ce qu'il a foutu le camp, ce grand con? Il avait mis en pile ses cartons pour passer la nuit, il s'est éloigné pour pisser ou pour aller gauler un truc un peu plus haut sur le trottoir et il n'est pas revenu. Du Camomille pur jus. Soit il est parti chercher des recharges pour la bande soit il s'est fait choper par la patrouille. On ne sait pas. On verra bien. Le chien revient se caler contre son ventre. CR7 sombre une nouvelle fois dans un sommeil râpeux.

Il fait déjà plein jour quand Gary est réveillé brutalement par un type qui lui balance des coups de pied dans les chevilles. Ses deux chiens gueulent et montrent les crocs. Mais le type continue. Il est énorme. Une masse rouquine de cheveux hirsute et une barbe flamboyante de même couleur. En dessous, un méchant blouson de cuir élimé, sans manche, ouvert sur un torse de taureau couvert d'une mousse de poils et la courroie d'un gros sac de toile passé en travers du corps.

– Casse-toi! C'est ma place, connard! ponctué d'une nouvelle volée de coups de pied dans les jambes.

Gary se recroqueville, tirant les deux chiens en arrière: « C'est bon, j'ai compris. Arrête maintenant. Je me pousse, mais arrête de me shooter les chevilles! »

CR7 se redresse sur son lit de carton: « Eh! Camomille, où que t'avais foutu le camp? Je t'ai attendu, t'es parti sans dire où! »

– C'est qui ce squatteur, là? Qu'est-ce qu'il fout sur mon pucier?

– Je sais pas, dit CR7.

Il se retourne vers Gary: « Comment tu t'appelles mon gars? »

– Gary, je m'appelle Gary, dit Gary.

Il est maintenant assis tout au bout de la couche de carton, le dos appuyé à la muraille de pierre. Il grelotte. Nom de Dieu, ce qu'il a froid! Il se demande même s'il va réussir à se mettre debout sans que ses genoux craquent à force d'être congelés. Les deux chiens de Gary gueulent toujours et le dénommé Camomille tonne:

– Tu les éteins tes deux trucs ou sinon c'est moi qui m'en charge et ça va pas être beau à voir!

Gary se lève comme il peut et s'éloigne de quelques pas. Ses deux chiens consentent à cesser leurs aboiements. Camomille se laisse choir sur sa litière de carton. Il plonge la main dans l'énorme gibecière et en ressort une bouteille. Il décapsule et s'en vide la moitié dans le gosier en trois gorgées avant de la tendre à CR7 qui s'en jette lui aussi une bonne dose. CR7 fait le geste de tendre la bouteille à Gary mais Camomille la récupère au vol: «J'ai pas fini. Le gosse après. S'il en reste!» Il boit, se torche longuement les lèvres et la barbe sur laquelle une partie du vin a dégouliné puis tend la bouteille dans la direction de Gary qui reste prudemment à distance.

– Approche, quoi merde!

Cinq pas timides. Gary prend la bouteille. La porte à ses lèvres. Esquisse un haut-le-cœur. Putain de petit déjeuner...

Gary est arrivé à Paris il y a trois jours. Il a abandonné son logement il y a moins d'un mois. Plus un rond après son licenciement et les mecs qui l'hébergeaient l'ont foutu à la porte non sans lui avoir mis un poing dans le nez pour lui apprendre le sens du mot échéance. Il a traîné dehors du côté d'Arpajon pendant trois semaines. Mais c'est pas bon, Arpajon en hiver. Trouver à bouffer c'est galère et pour dormir c'est pire. Il n'y a pas un endroit convenable pour se mettre à l'abri. Tu as toujours quelqu'un sur le dos qui t'observe et qui t'emmerde. Ça se termine avec les bleus qui rappliquent... Deux fois sur trois ils te ramènent au poste. Ils font durer leurs interrogatoires pendant des heures, juste pour tuer le temps. À croire qu'ils n'ont que ça à foutre. À croire que leur meilleur passe-temps c'est d'emmerder un SDF déjà abruti de sommeil. Au poste il fait chaud, c'est déjà pas mal, mais question de dormir, tu peux oublier. Entre ça et le reste, Gary en a eu vite soupé d'Arpajon. Alors il s'est mis à marcher vers le Nord. C'est pas loin Paris. À peine quarante bornes mais les routes sont pas faciles. Ça lui a pris quatre jours pour arriver à la Porte d'Orléans après avoir manqué dix fois de se faire tuer en traversant les autoroutes qui s'entrecroisent dans tous les sens. Dans la journée à Paris les gens te laissent en paix. La nuit, c'est une autre affaire. Des dingues l'ont harcelé. Ils en voulaient à son fric ou à son cul. Il ne sait pas trop. Le résultat est le même: il n'a pas vraiment dormi au cours des deux premières nuits. Il a marché sans cesse, tour à tour tiré par ses chiens ou les traînant derrière lui quand les bestioles rechignaient à avancer. C'est quand même à cause des chiens que cette nuit il s'est posé à côté de ce type. Surtout à cause du chien qu'était entre les bras du type. Il s'est dit que ça serait possible... Que ça se passerait bien. Que sûrement un type avec un chien dans les bras serait sympa et qu'il allait lui fichier la paix. Le type? Tiens, il ne sait même pas son nom.

– Et toi, comment tu t'appelles? il lui demande.

– CR7, laisse tomber CR7 entre ses dents.

Gary sourit. Il voit qui c'est, le fouteux qui s'appelle CR7. Il doit bien faire un mètre quatre-vingt-dix. Il a une gueule d'ange grincheux et la musculature d'Hercule. Le CR7 devant lui mesure un mètre soixante-cinq, a des cheveux blonds filasse et un petit ventre

qui déborde de sa chemise à demi boutonnée. Pas besoin de beaucoup d'imagination pour deviner que question musculature et capacité à tirer des coups francs, ce ci-devant CR7 doit être loin du compte.

– C'est un beau nom, dit tout de même Gary.

– C'est surtout sept ans de galère mon pote, répond CR7.

Durant ce temps, Camomille a fini d'engloutir la bouteille et en a pioché une autre dans sa gibecière. Gary se rend compte que six autres paumés se sont rapprochés. Ils devaient pioncer dans des renforcements de la muraille. Curieux, il ne les a pas vus quand il s'est pointé cette nuit. Sans doute qu'il devait déjà dormir debout. À grands coups de gueule et de mouvement de bras, Camomille rassemble la petite troupe de loquedus qui s'est extirpée du mur. L'un après l'autre ils approchent de lui, vident leurs poches dans sa grosse pogne de toute la petite monnaie qu'ils ont dû collecter en faisant la manche ici et là. Gary pense d'abord que c'est du racket pur et simple, mais il comprend assez vite que l'organisation de Camomille est un peu plus sophistiquée que ça. Quand ils lui ont tous remis leurs gains il sort une énième bouteille de vin rouge de son havresac et quelques canettes de bière pour faire bon poids. Il distribue à la ronde et tout le monde se retrouve assis en cercle.

Comme Gary lance un regard interrogateur à CR7, c'est ce dernier qui l'éclaire :

– C'est Camomille qui gère. Il ramasse le fric, il fait les achats et il décide du partage... Si tu veux rester avec le groupe, faudra bosser comme les autres et accepter de tout partager. C'est Camomille le chef. C'est lui qui décide l'organisation pour tout le monde...

Gary d'un geste du pouce montre la femme – ou en tout cas l'épouvantail dépenaillé qui ressemble vaguement à une femme – qui s'est écroulée tout contre Camomille après qu'il lui a fait boire une quantité improbable de sa bouteille.

– Ça c'est Princesse Catherine. C'est la femme à Camomille. T'as pas intérêt à y toucher sinon il va te faire sauter les dents.

Gary regarde la femme d'une maigreur inquiétante couchée sur le pavé glacial. Elle n'a presque rien sur elle : un méchant caraco à même la peau qui laisse entrevoir un sein flasque et une jupe retroussée qui dévoile la touffe noire de son sexe. Ses cuisses sont veinées de bleu à cause du froid et marbrées de traînées brunes dont il préfère ne pas savoir d'où elles proviennent. La femme est complètement dans les vapes. Tout en éclusant au goulot sa énième bouteille Camomille malaxe les seins de Princesse Catherine puis soudain, il la repousse brutalement, la met sur le dos, se couche sur elle et commence à s'agiter d'une façon qui ne laisse place à aucune équivoque. Il grogne comme un pourceau, agite son gros cul au-dessus de Princesse Catherine comme s'il voulait la faire rentrer dans le sol.

– Des fois quand il est de bon poil, il nous la prête, affirme CR7. Moi j'aime bien passer après lui... Il la prépare bien ! Mais l'ordre de passage n'est pas toujours le même. C'est lui qui décide. Et surtout y a des fois où, bernique, il veut pas ! Tout pour lui et rien pour les copains... termine CR7 avec un regard veule.

Gary détourne les yeux. C'est trop pour lui. Faut qu'il se barre. C'est juste trop. Ça, c'est pas mon style, croit-il.



Il s'écarte du groupe, récupère son sac, le jette sur son épaule et rattache les deux chiens aux laisses qu'il tire d'un coup bref pour que les deux bestioles se mettent en marche et pour qu'ils puissent s'éloigner du groupe. Cinq pas, peut-être six avant que l'énorme pogne de Camomille ne s'abatte sur son épaule.

– Où que tu vas gamin ?

La face de Camomille est rouge brique. La masse de cheveux et de barbe couleur rouille semble encore attiser le feu de son regard et la fureur de ses yeux globuleux striés de veines éclatées.

– Tu l'as trouvé bonne, ma piquette ? Et ma bière, elle t'a plu ?

Gary ne dit rien.

– Tu roupilles sur mon plumard, tu bois mon vin et tu veux te barrer sans payer ta part ? C'est bien ça que tu veux ?

Gary ne trouve toujours rien à répondre. Le regard furieux du géant est planté dans le sien, comme un harpon. Aucune chance d'y échapper. Camomille rajuste son futsal resté de guingois après ses exploits d'avec Princesse Catherine et l'attache avec la grosse ficelle rose qui lui sert de ceinture. Il pose de nouveau sa pogne sur l'épaule de Gary qui a la subite sensation d'avoir un poids de trente kilos sur la carcasse.

– J't'aime bien, p'tit gars, mais on se barre pas comme ça. Tu bois mon vin, tu bois ma bière et tu dors dans mon lit... On est comme des frères maintenant.

– Oui, M'sieur Camomille, bredouille Gary.

– Et ils font quoi, les frères, p'tit gars ? Ils font quoi ? Ils s'aiment comme des frères et ils s'entraident ! Alors, tu vas nous entraider ! Et tu sais quoi : tu déposes ton baluchon, tu confies tes clébardes à CR7 et toi, tu vas aller te mettre là-bas...

Camomille montre du doigt une placette creusée un peu plus loin dans le sol du quai où des employés viennent s'asseoir pour casser la croute, fumer une cigarette, bavarder entre eux.

– Aujourd'hui, tu commences là-bas. Les costards vont se pointer dans dix minutes. Sont réglés comme du papier à chiotte les costards, t'as pas à t'inquiéter. Tu te mets là-bas et tu fais la manche. Et tu sais quoi, p'tit gars : quand je t'appelle tu reviens fissa ici et tu me donnes tout ce que t'as récupéré. T'as bien entendu : tout !

Camomille lui donne des petites tapes sur la joue. De l'affection, pas de doute. Cinq kilos de viande et de cartilage qui lui tapotent la joue, ça fait son poids d'affection.

– C'est pas un coin où on fait fortune, précise Camomille. Mais tu peux gagner un peu. Si tu te débrouilles bien, les prochains jours je te mettrai dans un meilleur endroit. T'as bien compris ? Allez, va. J't'aime bien p'tit gars. Je sens qu'on va faire une belle bande de potes avec toi. Et maintenant, au boulot.

Et Gary fait comme Camomille a dit. Il va poser son sac. Il va confier les chiens à CR7. Il va faire la manche pour le groupe. Il va donner tout le fric à Camomille qui ira acheter des bières et du pinard. Et puis il restera là un moment. Le temps de s'acclimater à Paris. Le temps de plus avoir la frousse la nuit. Le temps, tiens, que les chiens se reposent eux aussi. Et quand il sera reposé et les chiens avec lui, il ira un peu plus loin. Où personne ne viendra l'enquiquiner la nuit, ni les flics ni personne d'autre. Ça doit bien exister des

endroits comme ça. Des endroits où le froid est moins mordant. Où on se met autre chose que du vin acide dans l'estomac à l'heure du petit déjeuner. Où les filles sont belles comme des soleils. Où on a un toit au-dessus de la tête.

Eh bien, c'est là qu'il ira.

Juré!



## LA FAUX DE LA FAUCHEUSE



Dans la rue, paraître. Marcher comme une comtesse sans comte. Remonter un défilé d'anachorètes vêtus de blousons noirs en cuir. Croiser des silhouettes populaires qui transportent dans leur baise-en-ville une boîte à cigares et une pochette d'allumettes. L'intolérable : ce vieillard allongé, courbé, d'une crasse odieuse, à qui on laisse une pièce, ignorant qu'il exècre l'argent. Et tourner au prochain carrefour avec une froide insouciance. Au petit matin, alors que la nuit meurt indolemment, les éboueurs, sans frémir, ramassent les ordures et ne remarquent pas la faucheuse murmurant à l'oreille du vieil homme. Vivant, mourant.

Je ne suis pas de cette société. Les chaussures m'abîment les pieds. Les frous-frous m'étouffent. Je n'ai ni amis ni famille. Nous sommes huit milliards, ça suffit. Je me promène. Mes pas rasant le sol, filent sur le trottoir. Le chapeau de forme traveller enfoncé sur la tête. Les gants en laine tricotés au point mousse languissent à l'intérieur des poches de mon trench-coat. Ils demeurent là, d'une façon superfétatoire, comme des robes en mousseline qu'on emporterait dans ses bagages pour le Groenland. J'aime quand vient le soir. D'abord plisser les yeux. D'un coup, ne distinguer que sa propre ombre. Ne pas échapper à sa poursuite. Surprendre la lune qui nous observe, toi, le vieil homme gisant à terre, moi, disparaissant dans la nuit.

J'arrive à toi. Tu respire. Ah ! Tu respire. Tu ne parles pas. Je te demande Comment t'appelles-tu ? Tu as oublié. La rue t'a retiré ton identité. Tu es peut-être Denis ? Je te souris. J'ai l'habitude de sourire. Il n'y a que toi et moi dans la rue. Ton silence fait un bruit déchirant. Parle. Parle !

T'attirer à moi. Coller mes lèvres sur ta joue, mettre un baiser de sœur. Un baiser de sœur à frère. Consoler ton cœur déchiré avec la prétention de l'alléger.

– Voyons, me sermonne la dame Faucheuse, vous n'êtes pas sérieuse !

Je hurle : « Foutez-moi le camp, abominable sorcière ! » Elle m'examine, effrontément. Je la blackboule au fond de mon âme, soulève sa robe démodée qui pue le rance. Je ne suis pas aux ordres de la mort ! Je répète : « Foutez-moi le camp ! » D'un calme morne, elle se dessaisit de sa faux et la jette à mes pieds. Réjouie, je la brandis. Quel destin ! Maître de la vie ! Je pleure. Je remets de l'ordre dans mes cheveux.

Je pense à mon enfance opprimée. Le père inconnu, les cailloux ramassés, jalousement gardés pour soi. Je souris à ta respiration, « Denis. » Un nouveau matin se lève. Les

éboueurs élèvent les poubelles avec bravoure. Notre première nuit blanche, à écouter nos silences. Je m'avance. Chercher ta voix. Attendre l'agitation de ta bouche. Et ce dimanche changera. Il aura une belle lumière.

Tu boites du pied droit. Je traîne mes désirs. Je rêve. De grâces. D'espairs. Nous rendre immortels. Comme la faux se fait lourde! Je me cramponne aux deux poignées du manche, la première, à l'extrémité de la lame, la seconde à mi-hauteur.

J'ai un penchant pour le rose. L'habit noir: rédhibitoire.

Je découvre l'étendue des responsabilités engagées à trompeter la mort, costumée d'une toque noire. Je tombe dans un profond dégoût. Je frémis. Entre la faux et moi règne une sévérité détestable. Autant d'autorité me déstabilise. J'ai deux secondes pour me taire et respirer.

– Suspecte Faucheuse, quel piège dresses-tu contre moi?

– N'as-tu pas cherché à me posséder, Adrénaline?

– J'ai vu le ciel complice et ton entreprise offensante.

– Je symbolise la mort, Adrénaline! À quoi t'attendais-tu?

– À ce que tu épargnes les fidèles.

Denis était pour moi le nom d'un saint, ce qui me troublait.

Il n'exagérait rien, n'implorait pas. Loin du tout-puissant comportement séditieux, mais obéissant et soumis à la fortune des lois de la rue.

Je me souviens de son visage, de l'abondance des couvertures entassées sur ses épaules. L'abondance d'une vie de sans-abri. L'abondance de riens. Sa voix, je ne l'ai pas entendue.

J'ai perdu la faux.



## *CESSEZ DONC DE CHOUINER !*

Dans la rue, il se passe toujours plein de choses. C'est un monde à part la rue. Une véritable cour des miracles à la Victor Hugo. Et puis, la rue, c'est grand, c'est chic, parfois c'est pauvre. Elle appartient à tout le monde. Aux bons, aux mauvais, aux honnêtes gens, aux bandits, aux grands aux petits... La rue peut même engendrer, c'est vous dire...

Selon les moments de la journée, c'est plein ou c'est vide dans la rue. Des gens promènent leurs chiens, discutent de la pluie et du beau temps, se saluent d'un petit geste de la tête, s'embrassent, se disputent. On y croise aussi les enfants à huit heures du matin ou à seize heures trente, eux vont à l'école seuls ou accompagnés. Ils marchent d'ailleurs bien plus vite le soir que le matin. Les ados eux, attendent plutôt leur bus scolaire. Ils sont à vélo, les plus modernes en trottinette électrique. Certains descendent aussi au collège et au lycée à pied, seuls ou en bande.

Les adultes eux vont au travail les traits tirés et la tête pleine, la plupart laissent la voiture tourner un peu et en profitent pour fumer leur cigarette ou courir à la boulangerie histoire d'avalier un p'tit truc avant une dure journée de labeur. Certaines personnes passent beaucoup de temps dans la rue, d'autres ont, semble-t-il, rendez-vous avec la rue. Les dealers et leurs acheteurs y sont à heure fixe par exemple puis ils disparaissent comme par magie pour ne réapparaître que le jour suivant à la même heure au même endroit... Les éboueurs eux aussi sont très ponctuels, on les croise très tôt le matin, à quatre heures pile deux fois par semaine, et sont probablement les premiers à sortir dans la rue. Ils croisent ainsi les fêtards épuisés qui ont bu et dansé toute la nuit et qui peinent à trouver leurs clés ou leur serrure.

On voit aussi un personnage bleu légendaire qui connaît toutes les rues par cœur et qui sillonne toute la ville de long en large à vélo tous les jours. Le facteur fait lui aussi partie du paysage et on devine son passage aux mines réjouies ou déconfites de nos voisins qui ouvrent leurs lettres aussitôt qu'elles leur sont remises. Mais dans la rue il y a surtout des habitants auxquels on s'habitue et on ne leur prête même plus attention tant ils font partie du décor: les SDF. Ils y en a dans toutes les rues malheureusement et de plus en plus.

Il y a des gens tout à fait ordinaires, des gens comme vous et moi, des gens qui sifflotent en rentrant chez eux, des gens heureux, des gens tristes mais on y trouve aussi parfois des gens extraordinaires. Comme ce jeune Malien sans papiers qui a sauvé un petit garçon d'une mort certaine. L'enfant était suspendu au quatrième étage et Mamadou qui passait par-là leva la tête, escalada avec bravoure les étages sans se poser de question et sauva miraculeusement l'enfant. L'histoire fit le tour du monde et Mamadou obtint et ses papiers et la médaille du mérite en un temps record. La rue a changé son destin car il était au bon endroit au bon moment.



Notre Catherine aussi vit sa vie changer dans la rue. Elle était belle, coquette, riche depuis son mariage et très chanceuse. Elle était mariée à un homme d'affaire millionnaire et mère de deux beaux enfants. Tout allait bien dans sa vie. Elle était directrice d'un musée d'art moderne et se passionnait pour tout ce qui était hors de prix. Ancienne femme de ménage, Catherine avait bien vite, un peu trop vite d'ailleurs, oublié ses origines modestes. À part son mari, sa sœur et ses beaux-parents, personne ne le savait pas même ses propres enfants.

Catherine habitait à présent une somptueuse demeure haussmannienne dans le seizième. Elle partait travailler tous les matins à neuf heures et rentrait à treize heures. Elle travaillait c'est un bien grand mot, tout appartenait à Jean-Charles son époux, elle supervisait tout au plus. L'après-midi était consacré au golf, au tennis ou au shopping. En ce moment, Catherine était exaspérée car deux SDF avaient élu domicile en bas de chez elle.

– Vraiment Jean-Charles, ces gens me dégoûtent! Ils me font peur aussi, bon sang que fait la police?

– Je les ai appelés, Catherine. La mairie va s'en charger.

– Vu le prix au mètre carré, on devrait leur demander un loyer! dit-elle en plaisantant.

– Tu exagères, dit son époux. Tu devrais te confesser à l'église, chérie, tu retrouverais ta bonté chrétienne. De plus, cela fait tout de même cinq dimanches que je vais à l'église seul.

– Mais enfin Jean-Charles tu sais bien que je suis débordée entre les galas, les expos, le tennis et le yoga, je n'ai plus une minute à moi.

Le lendemain il vit les deux SDF en question, deux hommes d'une quarantaine d'années assis sur des cartons, ils n'avaient rien d'effrayant ou d'antipathique et l'avaient même salué. Jean-Charles eut de la peine pour eux et leur offrit des viennoiseries et des macarons Pierre Hermé et un café chaud.

– Bon appétit messieurs mais pitié, pas un mot à ma femme!

Au fil du temps, Jean-Charles connaissait mieux les deux hommes, Antoine et son frère n'étaient pas SDF depuis longtemps. Antoine gagnait bien sa vie avant mais son entreprise avait fait faillite et il était allé habiter chez son frère Jules qui lui était professeur de sport, avant. Ce dernier avait un sérieux penchant pour le poker et voilà comment



en six mois ils s'étaient retrouvés dans la rue.

Catherine elle, les détestait au possible. Un jour Antoine avait eu le malheur de lui demander une petite pièce.

– Cessez donc de chouiner et de quémander, cessez de dépendre des autres !

Elle les méprisait et leur lançait des regards qui en disaient long. Son mari en revanche avait toujours une gentille attention pour Antoine et son frère.

– Je me demande ce qu'un chouette type comme lui fait avec une garce pareille, dit-il.

On observe beaucoup de choses depuis la rue. Antoine savait beaucoup de choses sur ce couple et leurs enfants. Il savait par exemple que Catherine envoyait toujours ses domestiques chercher mille et une choses, qu'elle recevait souvent et qu'elle se faisait livrer des fleurs, des meubles, des habits.

Un jour il dit à Jean-Charles :

– Auriez-vous un vieil appareil photo, monsieur, j'adorais ça avant et j'aimerais prendre quelques clichés de Paris.

– C'est insolite comme demande mais je vous trouverai ça dans la semaine.

Antoine prit ses photos et demanda à Jean-Charles de les développer.

– Voilà vos tirages, l'ami.

– Merci beaucoup Monsieur, avez-vous jeté un œil ?

– Non à part la première, celle du Pont Neuf que je trouve magnifique, cela dit au passage. Non bien entendu je n'ai pas regardé, voyons, ce sont vos photos !

– Vous pourriez vous asseoir deux minutes monsieur ? On voit beaucoup de choses dans la rue et d'un autre angle, je voudrais vous montrer.

Jean-Charles regarda attentivement les cinq photos qu'Antoine lui tendait. Il devint blême.

Le dimanche, la belle et prétentieuse Catherine recevait son amant !

Antoine avait tout photographié, c'était son professeur de tennis qui l'éloignait donc de l'église. Le meilleur ami de Jean-Charles de surcroît. Antoine avait suivi Catherine au travail également. Elle sortait des tableaux en cachette, les revendait une fortune sur le marché noir et prétextait des vols ou des défauts pour arnaquer les assurances. Là encore il avait des preuves. Antoine était sans voix. Il n'alla pas travailler tant il était sous le choc. Il prétextait une grippe et attendait son épouse.

– Tu prends tes affaires et tu sors de ma vie. Je ne veux plus te voir Catherine ! dit-il en lui montrant les photos. Mon père avait raison, tu n'es pas digne de confiance ! Nos enfants sont grands, je leur parlerai. Et inutile d'aller travailler demain, tu es virée. Tout est à moi ici, dit-il, c'est stipulé sur notre contrat de mariage et je remercie ma mère d'avoir insisté si lourdement pour que j'en fasse un.

– Laisse-moi t'expliquer, Jean-Charles, je t'aime voyons, il n'est rien pour moi.

Il ouvrit la porte et mit ses trois valises devant.

– Adieu Catherine !

Il claqua la porte très fort.

Catherine pleurait et tambourinait en suppliant à la porte. Antoine la regarda.

La voilà à la fois à la rue et dans la rue, pensa-t-il. Il ne résista pas. Il se leva et lui dit :

– Cessez donc de chouiner et de quémander, madame. Cessez de dépendre des autres.

Le lendemain Antoine rendit l'appareil photo à Jean-Charles. Ce dernier les fit entrer.

– Prenez-une douche, rasez-vous et prenez un costume. J'ai bien réfléchi cette nuit, je vous ai trouvé un travail. J'ai besoin d'un directeur de galerie sur qui compter et d'un professeur de tennis pour mes enfants, messieurs. On vous formera en un rien de temps.

Antoine et son frère Jules avaient fière allure vêtus ainsi. Ils sortirent et prirent une grande respiration. Dans la rue, en allant au travail, ils croisèrent une SDF qui les reconnut à peine.

– Oh mon dieu, Antoine, Jules ? C'est bien vous ? Vous n'êtes plus dans la rue ?

– Enfin regarde autour de toi ! dit Antoine. Nous y sommes tous, dit-il en souriant. Ne bouge pas, je t'apporte des viennoiseries et du café chaud.



« ROBERT »

*La rue, c'est une mini-société représentative d'une société.*

*Isabelle<sup>1</sup>*

Ce titre ne rend pas vraiment compte du contenu de cet article. Pourtant je l'ai gardé après réflexion. Pourquoi?... Parce qu'il m'est venu à l'esprit avant même de commencer à l'écrire. Au cours de sa lecture, le lecteur aura une réponse... Peut-être suscitera-t-elle pour celui-ci une réflexion tout à fait personnelle.

La Rue!... Brefs regards sur sa vie et ses trottoirs!

Il fut un temps où je vivais à la campagne dans un petit village picard. Alors que certaines rues de mon village s'honoraient du nom d'un personnage ayant marqué la vie de la commune ou du pays voire de la nation, une date historique, que sais-je encore!, mon adresse avait la particularité de se présenter sous une forme métrique. Ainsi j'habitais rue longue à Toutencourt...

Maintenant je réside en ville et mon adresse a une autre prestance. Elle a le nom d'un ingénieur qui a œuvré pour les chemins de fer de son époque... et quand les trains (de voyageurs ou de marchandises) passent sous le pont en bas de ma rue, pour lui rendre hommage, ils sifflent (notons que ce sifflet n'a rien à voir avec celui du chef de gare). Tout cela pour dire que la rue (comme ici le nom de la rue lui-même) fait partie intégrante de notre quotidien... Et la rue urbaine avec ses bruits et ses odeurs, sa vie, ses joies, sa misère ne peut laisser indifférent...



Ainsi, ses trottoirs – « crottoirs » pour reprendre le mot pertinent du sketch de l'humoriste Popeck (1992) – qui réservent « de nombreuses surprises. Crottes de chiens de toutes races se disputant l'espace avec d'autres déjections plus ou moins humaines: mégots éteints ou allumés, chewing-gums aux couleurs bariolées collant sous la semelle, peaux de fruits multiples aux vertus glissantes, crachats,

cannettes et papiers divers... » (Rosset, 2016, p. 122<sup>2</sup>) auxquelles s'ajoutent, depuis la Covid-19, les masques...

Heureusement, toutes rues ne sont pas « crottoirs »...

Régulièrement, en dehors de la vie des commerces, celles-ci s'animent davantage avec les soldes, ses fêtes (dans la ville, de la musique), son marché de Noël, ses manèges, ses réderies, braderies ou autres activités. C'est alors toute une marée humaine qui utilise les trottoirs et les rues piétonnières du centre ville.

Pendant ces évènements, cette humanité chaleureuse – dont l'ambiance, est un des marqueurs heureux de notre vie – nous amènerait à penser (imaginer, croire, espérer, souhaiter: chacun peut mettre le verbe qu'il trouve le plus pertinent) que tout va bien pour tout le monde...

Si cela était ce serait une bonne et agréable nouvelle. Hélas, quand ces activités disparaissent, la rue et ses trottoirs retrouvent une autre réalité. Celle des SDF, plus ou moins jeunes, seuls ou avec un chien et quelquefois deux. Ainsi, hommes et femmes se partagent le centre ville. Là, devant la librairie, une femme, souvent la même. Là, devant une banque, une jeune femme, discrète, régulièrement assise en tailleur. Là aussi, un homme jeune avec son chien assis à la même place tous les samedis pendant le marché et par tous les temps. Et puis cet autre devant le bureau de tabac, remplacé certains jours par des inconnus...

Elle, n'était jamais assise. Depuis des années nous la croisons déambulant en ville, tirant son chariot de courses débordant de vêtements et de trésors divers. Ne pas répondre à ses attentes déclenchait chez elle une agressivité verbale. Pendant les confinements nos sorties urbaines étaient rares. Nous l'avions alors perdue de vue... Quelques jours avant Noël nous l'avons retrouvée, toujours tirant son chariot. Mais, contrairement à son habitude elle ne demandait rien à personne. Où allait-elle ce jour-là de son pas décidé?...

Chaque fois que je descendais en centre ville je le trouvais là, toujours au même endroit, assis au coin d'une pharmacie. Il n'était plus tout jeune. L'on sentait chez lui l'expérience de la rue. Il ne mendiait pas et regardait les gens passer et ceux entrant ou sortant de cette pharmacie... La première fois que je l'ai vu il m'a dit « Bonjour Robert »... Robert ! Moi qui m'appelle Pierre... La fois suivante j'étais toujours Robert, puis encore Robert... Pourquoi Robert ? Connaissant



le pharmacien j'ai abordé avec lui la question... Et j'ai eu la réponse. J'étais le sosie, ou du moins j'avais une ressemblance avec un Robert de sa connaissance. Le juge qui souvent le mettait en prison... Dans l'évocation de ce prénom, il ne mettait pas de haine, ni de violence. J'étais à ses yeux Robert et puis c'est tout. Un jour il a disparu. Le pharmacien n'en connaissait pas les raisons... D'autant plus qu'il lui offrait régulièrement de la nourriture... Puis un matin bien plus tard, devant un bar à la périphérie du centre ville, je le retrouvais assis, utilisant le même « Robert ».



– Tiens, vous êtes là maintenant !

– Oui, je me suis fait casser la gueule par un Roumain. Mais maintenant je peux me défendre, j'ai un nerf de bœuf sur moi ...

Un soir en allant à une réunion, j'ai de nouveau entendu « Robert ». Il n'était pas seul...  
Devant ses compagnons il leur expliquait qu'il me connaissait... Leur donnait-il les raisons de cette connaissance?...

Depuis, je ne le croise plus. Qu'est-il devenu ? Est-il malade, encore en vie ? Ou bien a-t-il été convoqué par le juge Robert et mis pour un certain temps en prison ?... À ce jour, je n'ai pas la réponse.



À une époque déjà bien lointaine j'avais fait appel au Père Léon: « Léon, c'était les coups de gueule constructifs et derrière, on essayait de trouver des solutions au problème » (Deseure<sup>3</sup>). Celui-ci était responsable d'une Communauté Emmaüs dans un village du Pas-de-Calais. Celle-ci était importante et avait (hors les activités habituelles) une usine de peinture et une autre pour la fabrication d'un isolant phonique (breveté) réalisé avec les cartons d'emballage récoltés sur les trottoirs ou auprès de nombreuses entreprises.

Avant les travaux de l'école d'éducateurs que je dirigeais alors, je voulais le rencontrer pour aborder avec lui de possibles interventions dans cette dernière. Il m'avait invité à manger. Notons au passage que le repas était, dans sa simplicité, de qualité. Je voulais lui proposer de récupérer la 4L de service (recalée au contrôle technique, mais en état de marche), le réseau interphone (pas de souci pour lui, des compagnons compétents le remonteraient), la cuve de gas-oil en acier (inutilisée et vide depuis belle lurette) et, avec les vieilles fenêtres, d'autres objets à réformer. Bien avant le fromage il était tout à fait intéressé et m'enverrait une équipe pour assurer le travail. C'était l'été et pour la circonstance nous mangerions dehors et le barbecue (fabriqué lors d'un stage technique) serait allumé pour le déjeuner.

Le premier jour j'ai mangé avec eux et l'ambiance à table était bonne... Au milieu de la semaine un des compagnons s'est mis à critiquer le Père Léon. Pour lui ce dernier était dur, pas d'alcool, un paquet de tabac par semaine, peu d'argent et travail obligatoire. Il complétait son propos en disant qu'il était plus heureux et gagnait plus en faisant la manche à la porte d'une église... Le lendemain la journée commença sans lui. Il avait fait le choix de ne pas revenir... et, sans doute, celui de retrouver la rue, et son église... Avait-il choisi lui aussi celui qu'intérieurement j'appelais Marcel ?

Comment conclure un texte qui s'avère n'être finalement qu'une vision incomplète de la rue tant il y aurait encore beaucoup de choses à écrire ?... Après réflexion il m'a paru plus

sage de ne rien ajouter... et de laisser au lecteur la liberté de porter son propre regard sur les rues qu'il fréquente.

En ce qui me concerne, je resterai « Robert », ce passant interpellé dans la rue...

1. Claverie, Manon, Témoignage - "Être SDF dans la rue c'est lourd, on se fait jeter de partout!", raconte Isabelle, *France Bleu Béarn Bigorre*, 6 décembre 2021.
2. Rosset, Pierre (2016), "L'autre, cet enfer? Réflexion chez le boulanger", *Le Sociographe*, n°53, mars 2016/1, Nîmes, Champ social, pp. 119-128.
3. Deseure, Benoît, *La voix du Nord*, 17 novembre 2007.



**ERREUR DE JUGEMENT**



**Scène 1**

**Joris** - Bonjour, t'as pas une petite bière, s'il te plaît ?

**Fred** - Je vois, je vois, mais vous êtes déjà ivre !

**Joris** - Je ne suis pas ivre, non, je suis juste un peu gris.

**Fred** - Vous feriez bien d'arrêter, c'est

mauvais pour vous.

**Joris** - Et toi, tu ne bois jamais ?

**Fred** - Ne parlons pas de moi, je vous prie, mais parlons plutôt de vous. Cela fait longtemps que vous êtes dans la rue ?

**Joris** - En quoi ça te regarde ! Je n'aime pas qu'on s'occupe de mes affaires. J'ai mes chiens, ça me suffit... Tu veux un petit air de musique ? Je sens que ça va te plaire. Un peu de Jamaïque, ça te va ?

**Fred** - Ça va, jouez pour moi, ça ira mieux.

**Joris** - Oh, je vois que Monsieur a la nostalgie ! Comme moi, mon vieux !

*Joris joue et chante « One Love » de Bob Marley.*

**Joris** - Alors, ça va mieux ?

**Fred** - Ces vieilles chansons, ça me donne le frisson. Autrefois, je... mais c'est une autre histoire.

**Joris** - Oh ! On a tous une histoire ! Et faut faire avec.

**Fred** - Avec ou pas, des fois c'est dur...

**Joris** - Prends un chien, ça te fera de la compagnie ! T'as sûrement une vieille histoire à remplacer... Mais dis donc, t'as un tatouage toi aussi ! Bienvenue au club ! Un bateau, à ce que je vois. T'aimes la mer, toi ?

**Fred** - Le monde entier m'appartenait. Les îles, le bleu des eaux, bleu, tenez, comme vos yeux. Vous avez dû en faire des ravages, vous !

**Joris** - Je ne me plains pas, ça non ! Mais on n'aime qu'une fois.

*Joris prend sa guitare et reprend le refrain de « One Love ».*

**Fred** - (tout bas) Elle était magnifique, là-bas, sur le sable, un vrai soleil du Brésil.

**Joris** - Je t'entends, attention ! La mienne aussi était magnifique... T'as des gosses, toi ? Moi, non, enfin je ne sais pas...

**Fred** - Arrêtez, là, vous allez trop loin.

**Joris** - Quoi, qu'est-ce que j'ai dit? Quand on aime, c'est plutôt normal d'avoir des gosses, non?

**Fred** - J'en avais un, oui, un fils.

**Joris** - T'avais, tu dis? Tu l'as plus? Tu t'es fâché avec lui?

**Fred** - Euh, un accident de bateau, un simple accident de bateau, et hop, plus personne...

**Joris** - C'est pas vrai, je te plains, vraiment je te plains...

## Scène 2

**Suzanne** - (*arrivant dans la station de métro*) Ah, bonjour Monsieur Fred, vous attendez quelqu'un? Vous prenez pas le métro? Le voici qui arrive.

**Fred** - Je discute, Madame Suzanne, je discute.

**Suzanne** - Vous discutez? Mais avec qui? Je ne vois personne.

**Fred** - Je discute avec Monsieur. (*Fred fait un geste de la main vers le sol*)

**Suzanne** - Ce SDF avec ses quatre cabots? Vous rigolez, Monsieur Fred!

**Fred** - Non, Madame Suzanne, je suis loin de rigoler.

**Suzanne** - Vous savez, dans mon immeuble, nous avons eu des problèmes, une fois, avec un SDF. Figurez-vous qu'il s'était installé pour dormir sous les escaliers. D'accord, il faisait très froid dehors, mais quand même, c'est pas des manières. Et puis je ne voyais que lui depuis ma loge. Je ne me sentais pas en sécurité.

**Fred** - Et qu'avez-vous fait, Madame Suzanne?

**Suzanne** - Ben voyons, j'ai appelé la police.

**Fred** - Et qu'est-ce qu'ils ont fait, les policiers?

**Suzanne** - Ben voyons, ils l'ont embarqué! J'espère qu'il a passé la nuit en prison.

**Fred** - Il méritait mieux, non?

**Suzanne** - J'ai horreur de ces fainéants qui défigurent nos rues, et maintenant, en plus, ils ont des chiens crasseux avec eux!

**Joris** - Je ne vous dérange pas, non? Je peux demander à l'un de mes chiens crasseux de mordre Madame Suzanne. Ça lui ferait un bien fou! Allez, Hercule, vas-y!

**Fred** - (*qui hausse le ton*) Ah non! Pas ça! On est quand même des gens civilisés.

**Joris** - Et elle, elle est aussi civilisée? J'aurais pas cru!

**Suzanne** - Restez poli, vous! Arrêtez, ou j'appelle le service de la sécurité.

**Joris** - Appelez qui vous voudrez, et je porterai plainte pour racisme anti SDF.

**Suzanne** - Pour qui il se prend celui-là! Vous ne me faites pas peur, non mais!

**Fred** - Calmez-vous, Madame Suzanne, c'est un homme bien. (*Se parlant à lui-même*) Peut-être mieux que certains...

**Suzanne** - Bon, je ne dis rien, pour cette fois, mais vous me décevez, Monsieur Fred, vous me décevez, vous avez de drôles de fréquentations maintenant... Voilà le métro. Au revoir, Monsieur Fred, et faites bien attention à vous!

### Scène 3

**Suzanne** - Monsieur Fred! Si vous avez besoin de quelque chose, dites-le moi. Vous savez, une concierge, ça sait tout! C'est comme ce brave monsieur du quatrième, l'autre jour il est tombé sur la pimbêche du deuxième, une vraie gourgandine, celle-là; et puis... Oh! Mais le métro va partir. Au revoir, Monsieur Fred.

*Suzanne court vers la rame du métro et la porte se referme sur elle, la laissant à l'extérieur, sur le quai, mais son sac et son manteau restent coincés à l'intérieur de la rame. Le métro commence à démarrer.*

**Suzanne** - Au secours, au secours, je vais mourir, au secours!

**Fred** - (*en regardant Joris*) Mais faites quelque chose, vite!

**Joris** - J'arrive, j'arrive!

*Joris se lève d'un seul coup, se précipite sur la porte, et du haut de son 1m82 et ses 85 kg, écarte la porte et reçoit Suzanne dans ses bras. Le métro s'en va*

**Joris** - Alors, ça va? C'est qui, Zorro, hein?

**Suzanne** - Oh, Monsieur, vous m'avez sauvé la vie. J'ai eu une de ces peurs. Sans vous, je ne serais peut-être plus là. Ces métros, c'est tellement dangereux. Vous avez risqué votre vie pour moi. Je... je ne sais comment vous remercier.

**Joris** - En disant simplement merci, merci au SDF et à ses quatre cabots crasseux.

**Suzanne** - Vraiment, je m'excuse, enfin, excusez-moi pour tout à l'heure. Vous êtes quand même un chic type. Je me suis trompée sur vous. Encore merci, tiens, voilà Hercule qui me lèche la main. Vos cabots, je veux dire vos chiens, sont aussi sympas que vous, vous êtes mon ange gardien!... Dommage qu'ils ne soient pas tous comme vous!

**Joris** - Qui ça?

**Suzanne** - Et bah! Tous ces cloch... euh... je veux dire les gens comme vous, enfin vous voyez!

**Fred** - Oh! Madame Suzanne, vous n'allez pas recommencer!





*LA MÉLASSE DE LA RUE*



Vrai, j'aurais jamais cru m'en trouver là. Mais la bruine froide sur mon visage me remet de plain-pied dans la réalité : cette rue noyée de pluie et déserte à cette heure, j'y galère bel et bien. Putain de valise qui me déséquilibre. Je marche péniblement vers ma nouvelle demeure. Un cagibi de douze mètres carrés avec le strict minimum pour continuer à survivre... J'ai, dans cette nuit froide, le sentiment de traverser par avance le lieu de ma prochaine étape. La der des ders.

Je continue d'avancer vers le sec, sans doute absurdement. Mais que faire avec, dans la valise, le poids de son passé qui vous cogne contre les mollets ? Avec ça, on ne peut plus aller bien loin.

En plus, avec les vertiges et la nausée que je ressens, j'aurai intérêt à retrouver vite mes comprimés si je veux pointer au travail demain. Enfin, on verra ça demain matin, si j'ai le courage... Ces saloperies ont des effets secondaires qui me pourrissent la vie, même quand je ne les prends pas. Et contre-indiquées avec l'alcool, en plus. Autant en faire une provision. Sinon, on s'en sort comment ?

C'est un peu comme ça que tout s'était dérégulé. Même si ça avait commencé sans doute bien avant... Un boulot qui me rendait fier. Fier pour les parents, aussi. J'étais le premier à y accéder dans la famille où on était un peu fâché avec l'École. Et puis Muriel, une beauté. Et la petite, un amour de gosse. Bon dieu, celle-là je me serais fait tuer pour la protéger. Je me revois bousculant ce pervers qui essayait de la toucher dans son landau. Elle doit être grande à présent. Pourvu qu'elle sache se défendre. Comme son papa... enfin, comme je me défendais au même âge qu'elle.

Comme c'est loin 95 et le syndicat ! Voilà, c'est à présent chacun pour soi, et la solitude pour tous.

Comment ça m'a pris peu à peu, ce sentiment d'être fait comme un rat dans cette existence qui ressemblait si peu à ce que j'avais espéré. Espéré... rêvé tout debout, oui !

La vraie vie c'est un bref moment où ça va bien, puis ça ne va plus, et d'un coup ça bascule. À ce moment-là, on ne sait pas toujours qu'on ne remontera jamais le courant.

Moi j'ai toujours refusé d'accepter la situation. Une bonne blague et un gros rire, c'est ce qui vous sauve ! Avouez que ça va mal, que vous ne contrôlez plus rien : vous verrez tout de suite vaciller votre image dans le regard du collègue, de la femme, de l'ami.

Quand elle s'est rendu compte que je ne me présentais plus au travail, elle a d'abord cherché à comprendre, Muriel. Comprendre quoi ? Je m'en étais toujours tiré jusque-là sans confidant. Se confier, confier quoi ? Quand ça va pas, on serre les dents, et on attend que ça passe. Parce que se confier, c'est déjà admettre qu'on n'y arrive plus. Du coup, on perd la confiance des autres, des proches, ceux qu'on protégeait, et en fin de compte c'est sa déchéance qu'on lit dans leurs yeux. Quand Muriel a compris que je n'y arrivais plus, j'ai perdu l'envie de me battre. Je n'ai plus fait semblant de me lever le matin comme un bon petit travailleur aliéné et, peu à peu, même ma gosse s'est mise à ne plus me regarder.

Le jour où je me suis retrouvé tout seul à la maison, j'ai eu le sursaut de m'organiser un minimum pour faire croire aux parents et au frangin que tout était encore sous contrôle. Je serais toujours le roc capable de les protéger. Heureusement, ils sont loin et je sais rester chaleureux et ferme au téléphone. Muriel qui leur a volé la petite, ils l'ont rayée de leur vie.

Je doute que la gamine soit allée les voir : jamais ils n'y ont fait allusion...

Un médecin avait tenté de me remettre sur pied. Très vite, je me suis rendu compte que j'attendais avec angoisse le jour où je n'arriverais plus à me lever pour aller pointer. Chaque fois, ça n'a jamais tardé à se produire, exactement comme j'appréhendais. Plus ça me paraissait proche et fatal, plus je m'efforçais publiquement de rire fort, de me gausser avec les collègues de travail des petits malheurs qui gâchaient la vie de tout un chacun. Pas question de laisser deviner quoi que ce soit. À personne. À l'évoquer, on décuple le malheur. Qu'il faut surmonter en le méprisant. Pas en coexistant avec lui...

Devant la gare, un groupe de migrants attendent le SAMU social. Comment on a pu leur prendre leur fric et leur faire croire qu'on les emmenait au paradis ? Ou même qu'une place les attendait ici et que ce serait vivable ?

Il ya encore un peu de trafic rue de la gare. L'artère passante étale les reflets des lumières et des phares dans ses flaques qui semblent se tordre sous l'ondée comme les plis irisés d'un boa multicolore.

Moi j'ai encore mon cagibi, de la bière et un matelas au sec. Mais je suis déjà usé et loin de la retraite. Sans certitude que je tiendrai la journée au travail demain. Eux sont jeunes et poussés par la vie. Appelons ça l'espoir. La nuit dehors dans un parc ou dans la rue, pour eux c'est presque un refuge, si personne ne les y pourchasse. Pour moi, ce sera le terminus ; si je survis jusque-là.

Au passage, j'ai salué un vieux copain du syndicat qui était venu les soutenir. Il m'a aussi proposé un gobelet de thé chaud et sucré, comme aux sans-abris. Son regard a glissé sur moi, jusqu'à ma valise. Gêné, j'ai demandé :

« À quelle heure le prochain train de Paris ? »

« Demandez à la gare, Monsieur, ils vont vous renseigner... »

Monsieur... Il ne m'a pas reconnu. Est-ce que j'aurais aussi changé physiquement à ce point depuis qu'on ne s'est pas vu ? Dix ans ? Plus ? Sans doute plus. Mais bien sûr ! Lui aussi a pris un coup de vieux. Un sacré. Encore un qui a renoncé au Grand soir..

« Le prochain train de Paris »... Il y a belle lurette que je ne voyage plus nulle part. Sauf sur mes vieux disques quand j'ai absorbé assez de remontant.

S'il m'avait reconnu, j'avais une blague toute prête à lui sortir. Mais c'est aussi bien que non. Si j'échouais sur le bitume, on se retrouverait bien assez vite.

Cette petite rue à nouveau déserte et gluante de pluie me fait l'effet d'un intestin monstrueux prêt à m'avaler. Ces teintes glauques laquées d'argent, toute cette humidité froide et fétide me fascinent presque... L'impression de l'avoir déjà vue en rêve. Enfin en rêve...

C'est là. Je suis arrivé. Au moins pour ce soir.

Dans l'escalier, la valise me déboîte le poignet et me scie toujours le mollet.

Dedans, les derniers souvenirs de ma vie d'avant, un livre d'art, un numéro de La Rue, des vieux CD, quelques habits oubliés là-bas et emportés ce soir, avant les remises de clés. Ma réserve de médicaments, aussi.

Une pleine pharmacie de voyage. L'indispensable.



*FAIT DIVERS*



Marcher les poings serrés au fond des poches les mâchoires à craquer.

Ne respirer qu'à petites goulées.

Planter ses regards au vide des façades et refaire le parcours de ceux que l'on croise sans les voir. Avoir l'impression de marcher à rebours, de s'effacer doucement. De s'effacer surtout.

Les yeux collés au font du crâne et des sueurs au front.

Sur l'asphalte ses pieds ont des semelles de plomb et... leurs voix lui remontent aigres jusqu'à la gorge.

Ne pas pleurer, ne pas vomir.

Bardée, prête à bondir, résister au pas qui précipite et trébuche.

Elle jette son mouchoir sale dans l'égout et crache sur ses mains.

Dans le tunnel au carrelage pisseux, sous le vacarme du train, l'air est toujours pressant, les courants d'air suent la fatigue et l'étreinte indésirable. Elle avait pris l'allure de ceux que rien n'arrête. Elle n'avait posé son regard que sur la pointe de ses souliers et c'est là qu'ils l'ont saisie.

L'odeur de cigare bon marché et d'alcool lui a taché le cœur.

Elle ne peut pas retenir cette chose mouillée qui coule entre ses jambes et la douleur insupportable de n'y pouvoir rien, une douleur plus forte que celle qu'elle ressent de son sexe déchiré.

Elle laisse battre ses tempes au rythme d'enjambées de plus en plus lentes.

La nuit se fait palpable et ses yeux supposent les obstacles plus qu'ils ne les voient.

Jamais personne ne l'a regardé comme ces trois-là. Jamais elle n'a regardé quelqu'un comme ces trois-là. La haine au ventre.

Elle avale un sanglot dans un hoquet d'ivrogne.

Elle est la fille mal attifée et un peu myope qui remonte la rue, recrachée à la surface, chancelante... comme tant d'autres et seule. Chaque marche est périlleuse.

Aspirer une bouffée d'air avant de couler.

Sculpter l'air de son corps tout défait et reprendre le pas sur la peur étouffante. Retrouver la raideur du corps qui marche, qui sait où il va.

Ce désir inconnu qu'elle a toujours voulu au creux d'un lit de caresses, de promesses et de lèvres entrouvertes, elle le griffe et le racle et le gomme. Elle n'en veut plus. Elle a honte même d'avoir pu le croire désirable ce désir-là.

Et tout ce corps de mollesse et de sueur au creux des seins et des bras elle n'en veut plus non plus.

Il a fait son usage.

Ces trois-là l'ont si bien abîmée qu'il ne reste d'elle qu'une ébauche de chair.

Elle dévale la rue en sens inverse. La tête et le souffle dans les jambes incapable de penser son chemin. Pourtant elle le sait par cœur mais ce cœur-là non plus elle n'en veut plus.

Ils ont mâché sa vie à grosses dents et sa peau et ses membres écartelés l'ont lâchée.

Cette forme qu'elle habille chaque matin est ce soir tout éparse.

Chaque jour au lever, les voix du voisinage éclatent du rire d'un réveil satisfait, rassasié et elle écoute et elle espère. Chaque jour au-dessus d'un lavabo ébréché elle trace les lignes d'un regard enfoncé, sans joie, sans couleur. Elle se reluque et ne trouve à ses pommettes, à ses sourcils trop fournis, à sa bouche mince guère de charme. Mais elle se dit qu'elle n'est pas unique à être indifférente aux autres.

Elle a du monde la vision de tous les sols que ses pas ont arpentés : pavés, goudron, sols cabossés par les ruades du temps, terre humide – celle qu'elle respire avec toujours autant de plaisir gourmand –, parquets vernis ou linos gras des cantines. Les yeux toujours baissés, rougissant au moindre regard. Elle a toujours caché ses jambes sous des longues jupes et son buste sous des manteaux informes. Les cheveux empaquetés dans des bonnets ou des fichus de vieille. Elle a toujours été cette forme assise, là, dans le bus, sur la chaise malcommode d'une salle d'attente, sur son siège élimé au bureau. Là.

Au fond cela lui était égal, elle rêvait souvent d'une rencontre, d'une amitié, oh oui une amitié de confidences et de rires! Elle était patiente et cela adviendrait. Elle en était certaine.

En attendant elle se voulait transparente, elle n'était qu'insignifiante.

Il n'y avait pour elle aucune tristesse dans cette pensée, au contraire. Comme si elle se réservait pour ce moment de joie pure.

Mais ce soir tout son corps dans ses moindres recoins de peau est plus présent qu'il ne

l'a jamais été... pour le pire.

Happer l'air sombre d'une porte cochère  
Suspendre sa marche un instant  
Lever les yeux et rappeler des souvenirs  
Avancer sans regarder le sol et courir.  
Courir et pleurer pour laver la rue  
Hurler pour couvrir les mots dits, les injures et les grognements.

Elle a pris le temps de se regarder dans l'étroit miroir au-dessus du lavabo ébréché. Trop petit, elle ne se perçoit que par morceaux. Alors elle les recolle et les caresse et les console longuement. Elle écoute les souffles et les murmures des voisins. Elle n'envie plus leurs rires.

Elle réassemble avec soin cette fille mal attifée et un peu myope.  
Elle écrase ses lunettes d'un coup de talon.  
Elle jette ses nippes et se jure de dormir jusqu'à l'oubli.





## DANS LA RUE



Courageuses, intrépides et déterminées, elles colonisent les trottoirs et les bords de la chaussée où se sont agglutinés quelques grains de terre. Elles sont là, les adventices. Elles percent le bitume et offrent feuillages et fleurs aux enfants ébaubis interdits de verdure. Les pesticides n'ont plus court dans les cités mais les désherbeurs thermiques sévissent. La lutte pour la vie continue : pissenlits, liserons et désespoirs du peintre font des pieds de nez aux urbanistes, offrent quelques touches de couleur dans la grisaille et s'invitent là où on ne les attendait pas. Comme leurs jours sont comptés, les plantes rivalisent de vivacité et se pressent de fleurir et de

grainer afin de se perpétuer.

Au numéro cinq, au fond du passage couvert, se réunissent ou plutôt se croisent les laissés-pour-compte félins, délaissés par les humains. S'y retrouvent les survivants des portées non désirées, les échappés des mauvais maîtres cruels, les fuyants, les gênants, trop bruyants, trop sales, trop chers et ceux qu'on met à la porte pour les vacances. Des amoureux des chats se relaient auprès d'eux : ils les nourrissent, les soignent avec dévotion et, s'ils les attrapent, les font castrer. Mais les matous, trop habitués à la rue, ne dormiront jamais sur les coussins des canapés. Trop craintifs, trop longtemps livrés à eux-mêmes, à la recherche de la survie, les murs des maisons et des appartements sont pour eux ceux des prisons.

Ils passent en parlant fort, en riant, en s'invectivant. Au fil des années, les prénoms ont changé ; leurs vêtements aussi... et leurs attitudes ! Téléphone ou écouteurs à l'oreille, ils paraissent plus seuls, enfermés dans leur monde virtuel. Ils se dirigent toujours vers les collèges et les lycées, nonchalamment. Parfois, deux par deux, main dans la main, ils vivent leurs premiers émois amoureux dans ce no man's land bitumé, espace de liberté loin du cadre scolaire réglementé et du regard des parents peu conciliants, trop intrusifs qui refusent de voir grandir leur progéniture.

Que la rue est vivante quand les piétons l'investissent, que les véhicules motorisés sont interdits de séjour et que, de toutes ces poitrines, on entend battre à l'unisson les mêmes aspirations, les mêmes espoirs. Le cortège est chamarré, tumultueux, inventif. Des chants fusent. Des slogans se répètent. Des chorégraphies se dessinent.

Vive les manifestations où chacun se sent proche de son voisin.

## Dans ma rue

On ne voit pas toujours le gris de l'asphalte tant la terre déposée par les tracteurs la recouvrent. Les caniveaux hébergent de la paille et du foin échappés des balles. Les trottoirs sont enherbés. Le plantain lancéolé fait la nique aux dents de lion. Des ornières remplies d'eau - merci les engins agricoles - forment des abreuvoirs et des baignoires aux passereaux.

Les chats traversent et se rendent dans les jardins environnants. En été, pendant les chaudes soirées, ils se réunissent – quatre, cinq parfois – et semblent tenir conciliabule tout en devisant sur la tenue du monde, sans agressivité, sans tentative de faire plier l'autre. Subrepticement, le border coolie de la ferme aux moutons s'échappe et file au galop : il a besoin de libres respirations en s'esquivant de son astreinte auprès des brebis. Il faut voir comme il semble heureux de courir sans contrainte, oreilles au vent.

J'aime aussi ces moments privilégiés où passe devant mes fenêtres, matin et soir, encadré par le chien de berger, le troupeau de vaches laitières ou les quatre cents moutons qui changent de pâture : le martellement du sol par des centaines de sabots font soulever les rideaux et sortir les riverains.

Des cyclistes, des randonneurs, des cavaliers gagnent souvent les bois proches et vallonnés. Déconnexion assurée avec le quotidien trépidant !

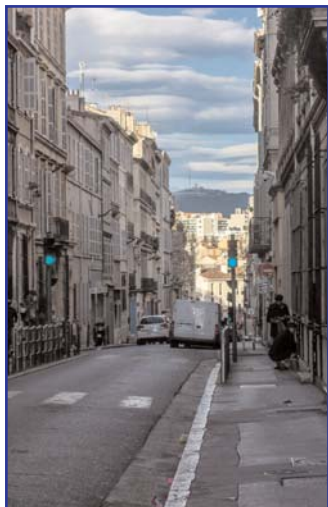


Les rares fois où dans la rue de nombreux habitants se rejoignent sont des moments graves. Quand, cette soirée de début septembre, la ferme en feu avec ses réserves de fourrage, menace les habitations contiguës. Tout le monde est dehors. On s'inquiète pour les vaches qui ont disparu. Le bon sens les a fait fuir, sans dommage. Mais aussi durant cet été caniculaire quand un incendie – encore – a ravagé un champ et a sauté la rue. Des maisons sont menacées. Les pompiers très sollicités ici et ailleurs accueillent l'entraide villageoise. Les agriculteurs transportent de l'eau dans leurs tonnes, les seaux passent de main en main. La solidarité fonctionne.

La chaleur humaine a raison de la chaleur du brasier !



*LA RUE QUE J'AI AIMÉE*



D'un sens elle monte  
De l'autre elle descend  
La rue Saint-Savournin  
dans le premier arrondissement

De chez mes parents toujours elle grimpaît  
à contre vent à plein soleil  
à bout portant de ma jeunesse  
ma solitude en bandoulière

Mon chemin de prédilection avait ses stations  
Trois toutes du même côté  
le gauche ça va de soi  
celui de ma main d'écriture dès mon premier alphabet

La première  
silence quasi monacal  
loin de l'effervescence de la ville  
parmi les étals et les rayons  
débordant d'ouvrages jaunis d'attente  
lus et relus  
dont j'étais souvent l'unique acheteuse  
dans cette discrète librairie de livres d'occasion

La deuxième un peu plus haut  
volées de lourdes marches  
débordant sans vergogne sur le mince trottoir  
le doigt sur la sonnette de l'appartement des parents  
de Geneviève ma meilleure amie  
jusqu'au temps de l'oubli

À la troisième  
je collais mon visage  
contre les grandes parois vitrées  
de l'aquarium aux épaves hétéroclites  
présentées en un questionnant désordre

télescopage de lieux et d'époques  
dans cette boutique d'antiquaire  
que mon souvenir me présente souvent vide  
de tout chaland



Et enfin tout en haut  
ma cerise sur le gâteau  
la grande place de La Plaine  
cœur ouvert dans la saignée des rues étroites  
hauts immeubles bourgeois  
platanes rescapés des gaz d'échappement  
montant la garde  
autour des jeux d'enfants  
et des étals du marché le samedi matin  
la mer absente mais si proche dans le bleu d'acier du ciel  
et les vagues chantantes de l'accent des promeneurs et des marchands  
et Marseille tout autour qui bruit dans l'éloignement



## LA GIFLE DU CENDRIER



Beau comme un poulet élevé en plein air, le caporal Loué-Cantal ouvre sa tabatière.

Sur son petit bureau, le cendrier pèse son poids. Merci à ce mouchard discret qui intervient toujours avec humilité.

Dans la famille objet, je voudrais le grand-père "utilité". Aux grèves contre la réforme des retraites, il prodigue son énergie à démasquer les meurtriers. À Noël, les collègues cessent de fumer et l'emplissent de boules argentées. Ses plaisanteries, bien différentes des lourderies légendaires du milieu, sont d'une finesse incomparable.

Dans la maison, il sait se faire obéir. Il ne manque pas de rappeler à l'ordre les plus récalcitrants. Sa devise: "Quand les bornés n'ont plus de frein, l'erreur n'a plus de bornes".

De l'ordre. De l'ordre. De l'ordre.

Déjà, il exige qu'on le vide plusieurs fois par jour. Il ne doit pas déborder.

De l'ordre. De l'ordre. De l'ordre.

Le caporal Loué-Cantal, pour s'amuser, le grimpe sur les épaules. Le cendrier, amateur de l'élévation – acrophile –, en profite pour faire entendre sa tendresse. Un baiser par-ci, un baiser par-là. Tout est combiné: prouver son amour. Car le cendrier est raide dingue amoureux du caporal Loué-Cantal qui, lui, poursuit, cœur baissé, son troisième grade de la catégorie des Volontaires. Enchaîné à sa vocation. Toutefois, on les retrouve ensemble à la cantoché, à la pause café. Leurs rires résonnent dans les couloirs. Quand l'un s'absente, l'autre tombe malade.

Ce lundi matin, le caporal Loué-Cantal, le regard brouillé, d'un souffle empoisonné de haine, se pointe droit sur le cendrier, expulse sa colère: "Tu es viré! Tu as dix minutes pour emballer tes affaires et déguerpir!"

Dans la plus totale des incompréhensions, le cendrier s'exécute.

"Moi, congédié, ce n'est pas possible" marmonne-t-il, le regard suppliant. Il attend un signe, un clin d'œil. Mais le caporal Loué-Cantal, rouge de rage, détourne les yeux. "Quelle faim en ces lieux l'attirait ?" Un loup, un agneau, "dans le courant d'une onde pure".



Le cendrier éveille un sourire. Consentir le désir du temps. Lui permettre de grignoter. Maintes bouchées. Fléchir l'orgueil. La peur d'être dévoré, "sans autre forme de procès".

Comment éconduire cette brutalité ? La tapisser d'un foulard de soie ?

Nous sommes des violents, et fiers de l'être. Souvent, certains hommes pénètrent l'âme d'un albatros, d'un souffle, d'un éclair. La vie décide ; prêter une âme ou en changer.

Le cendrier se hasarde à travers la forêt. Il taille la route. Le soleil brûle ses lèvres. Des arbres, l'oxygène, des roseaux qui saluent l'étang. Une musique pique le ciel. Un orchestre ! Un luth, une timbale, un violon, un accordéon. Un mirage ! Il découvre, mains moites : une piste de danse, un bar, une brasserie gigantesques avec de longs sièges sans dossier, des stands de tir, un pousse-pousse, des autos-tamponneuses, un grand huit, un cinéma en plein air, et même une cartomancienne proche d'une caravane. Une guinguette au milieu de nulle part : "le Chaudron des Pâtures".



Le cendrier exulte. Cette fantaisie de premier plan le relie aux délices du monde, au côté gauche de sa conscience : son cœur, son rêve. Le soleil avale l'air. Les quatre instruments percent l'espace. Le caporal Loué-Cantal ferme sa tabatière. Dans la famille dépendance, je voudrais le frère "inutilité".

Pioche ! Bonne pioche. Brandir la carte du frère "inutilité", avec une ridicule cuistrerie. Je vous entends jouir de votre acquisition. Vous semblez avoir le monde en votre possession. Le soleil avale l'air à contrecœur. Moi j'observe, je sens. Je suis une narratrice qui aime sentir l'odeur du tabac froid. Je n'aime pas la pâleur marmoréenne des visages sans sourire. J'écope de plein fouet la raison du



cendrier. Une gifle qu'il ne m'épargne guère, pour l'avoir dénoncé.

C'est moi qui ai dit au caporal Loué-Cantal qu'il était la "taupe" au sein des forces armées.



*LE PETIT RU...*



Le petit ru...  
où buvait la génisse des mots croisés

Le petit ru...  
qui traversait l'pré  
tu sais bien l'été.

Le petit ru...  
où courait l'veau rouge  
sous la pluie de mai.

Le petit ru...  
où les belles Salers  
ruminaient couchées  
et dans les rumex  
préparaient l'lait cru.

Où une petite grue  
venait se poser  
blanche et toute nue...

Ce petit ru-là  
ne s'ra plus en crue...  
Il a disparu !

Mais où ai-je la tête ?  
Roger veut "La rue" ...  
Et c'est la Liovette !

